

SOUVENIRS D'UN ECOLIER DU PASSAGE-D'AGEN AU TEMPS DE LA GUERRE (1941-1944)

JACQUES VASSAL

Le site Internet de l'Amicale des Anciens et Anciennes Elèves des Ecoles du Passage - Bourg, récemment créé et magnifiquement mis en œuvre par Jean-Pierre Mazel, ouvre la porte à des échanges permanents entre membres de l'Amicale dans l'intervalle des rencontres de Rosette.

Un brin sollicité par mes ami(e)s du bureau directeur (!) j'ai décidé d'apporter ma contribution à la rubrique "vos articles" du site de l'Amicale. J'ai choisi de rassembler quelques-uns de mes souvenirs d'enfant au temps de la guerre alors que j'étais écolier au Passage-d'Agen. J'ai vécu cette époque dans un contexte particulier. Ma mère, Jeanne Vassal, étant directrice de l'école des filles, j'habitais avec ma famille le logement de fonction qui lui était réservé dans le bâtiment communal de la Mairie.

J'ai contrôlé, voire légèrement développé (quand je l'ai jugé nécessaire), certains de mes souvenirs en consultant des documents complémentaires notamment sur Internet ou en questionnant mes amis d'enfance. J'ai pensé que ces détails seraient utiles pour mieux cerner le contexte particulier de ces années de guerre au Passage- d'Agen. Le regard que je porte sur cette période reste néanmoins celui d'un enfant qui, nécessairement, ne pouvait être que partiellement informé des événements durant cette époque troublée. Mais le but n'est pas d'écrire ici un livre d'histoire !

Je souhaite que ce texte suscite d'autres témoignages de la part de ceux et celles qui ont partagé les bancs de l'école du Passage durant la guerre. Mon ami René Cécutti a déjà rédigé, à l'attention de ses proches, des souvenirs très vivants de son enfance. Pourquoi ne pas les diffuser plus largement ? Chacun a sa vision de cette époque, a vécu des événements sensiblement différents : il reste encore beaucoup à écrire. Chers anciens, chères anciennes, à vos plumes !

Un grand merci à Gabrielle Boissel-Piasecki, à Christian et Yvette Castan, à René et Jeanine Cecutti, à Claude et Georgette Salinaires, à Etienne et Madeleine Tortul, qui m'ont aidé à préciser certains faits et à me replonger dans mes souvenirs d'écolier lors d'évocations communes de ces années de guerre.

Merci enfin à ma compagne Françoise Calvet qui a patiemment relu ce texte et fait les corrections et commentaires nécessaires.



Les Ecoles Filles et Garçons

L'arrivée au Passage-d'Agen

Je suis arrivé au Passage-d'Agen dans les derniers jours de septembre 1941. Ma mère Jeanne avait reçu, in extremis, sa nomination à la direction de l'Ecole des filles en remplacement de Madame Martin qui partait à Agen pour prendre en charge l'Ecole Carnot. Mon père René était pour sa part nommé à l'Ecole Jasmin d'Agen. Nous venions du petit village de Saint-Maurin, entre Beauville et Puymirol, où nous avons vécu le déclenchement de la guerre et quelques conséquences de la défaite de juin 1940 : un bataillon en repli avait séjourné quelques jours dans l'école, dans une certaine confusion, tandis que nous hébergions deux réfugiés parisiens... Nous arrivions de notre campagne avec une certaine appréhension, au pied-levé en quelque sorte.

L'installation dans le logement de l'école se fit plutôt mal car le déménagement, très hâtif, avait été mal préparé. Ma mère n'avait, entre autres, pas voulu se séparer de ses (trop) nombreux pots de fleurs que les déménageurs chargèrent en pestant ! La première nuit manqua un peu de confort car tous les lits n'avaient pu être montés : ma sœur Josette et moi dûmes nous contenter d'un matelas par terre. De plus, les moustiques avaient profité des fenêtres largement ouvertes et nous accueillirent sans pitié : Josette se réveilla avec un œil fortement tuméfié.

On était à la veille de la rentrée scolaire alors fixée le 1er octobre. C'était, pour ma mère, une première expérience de direction d'école, une charge

qu'assumait mon père à Saint-Maurin. En outre, elle n'avait jamais eu, jusque-là, de classes de niveau CM1 et CM2. Les débuts furent donc difficiles car elle voulait d'emblée des résultats... Je sais qu'elle était particulièrement fatiguée à la fin de la première année scolaire. Ma sœur Josette, plus âgée que moi d'un an, entrait au CM1 alors que j'intégrais le CE2, chez les garçons, dans la classe de Mme Cabanes. J'avais quitté mes copains de l'école de Saint-Maurin, là, il fallait tout recommencer. Je ne connaissais personne, je suis donc resté, le premier jour, un petit moment à attendre dans un coin de la cour avec mon cartable tout neuf.... Deux garçons de mon âge sont venus très vite m'inviter à leurs jeux : ma nouvelle vie d'écolier "de la ville" commençait !



La mairie : Mr Cazeneuve Maire, Mr Bretoux Garde Champêtre et le Secrétaire de Mairie.

Les écoles et le logement de fonction de la directrice

Il y avait, à cette époque, séparation des filles et garçons à partir du CE1, donc deux écoles distinctes (voir la carte postale ancienne), celle des garçons étant alors dirigée par Mr Cabanes. La cour, aujourd'hui unifiée, était coupée en deux par un mur bas portant un grillage qui permettait quelques échanges verbaux...voire de petits billets. La classe enfantine et le cours préparatoire occupaient deux grandes salles du bâtiment ancien mairie/école. L'augmentation des effectifs avait conduit à la fin des années 30 à la construction d'un bâtiment neuf (hélas aujourd'hui voué à la destruction...) comprenant 4 classes sur un étage, soit 2 par école. Ces classes neuves correspondent aujourd'hui à l'étage inférieur du bâtiment suite à l'élévation de celui-ci. Grâce à de larges baies, elles étaient très lumineuses, encore ne fallait-

il pas s'y attarder le soir, notamment en hiver, car on avait négligé d'y installer l'électricité ! Je revois ma mère, à la nuit, partant corriger ses cahiers (à l'encre rouge) dans sa classe avec une lampe à pétrole. Elle s'emmitouflait en hiver car le grand poêle n'était évidemment alimenté que le jour. Elle devait souvent se munir d'une chaufferette.

Le maire de l'époque gérait au plus près les fonds communaux (certainement faibles) au point de discuter du moindre achat pour l'école, d'où, un jour, une réponse significative à une requête de ma mère : " Madame, une serrure par-ci, une serrure par-là..! ". On tardait à approvisionner les classes en bois de chauffage au point que ma mère dut, parfois, utiliser sa propre réserve pour alimenter les trois grands poêles pendant les premiers jours de froid. Du côté des garçons, le directeur comptait beaucoup sur les fils d'agriculteurs... Etienne Tortul raconte toujours qu'il portait régulièrement du bois et allumait aussi le poêle !

Le logement de fonction attribué à la directrice faisait partie du bâtiment de la mairie dont il occupait les étages et l'arrière (voir la carte postale ancienne). Il était vaste, sur deux étages, mais d'un inconfort digne de l'époque. Pour notre installation la mairie avait fait "rafistoler" la chambre que j'occupais avec mon grand-père paternel : un pan de mur, au plâtre sans doute dégradé, avait été grossièrement crépi au ciment et peint en gris alors que le reste de la pièce avait une tapisserie sans doute grise à l'origine.

Sur le plan chauffage, c'était très précaire vu la pénurie de bois et de charbon. Les hivers de guerre ont par ailleurs été froids. La Garonne charria une fois des glaçons. Dans le logement, la seule pièce réellement chaude l'hiver était la grande cuisine, très haute de plafond. On alimentait la cuisinière avec du charbon en boulets ou avec du bois que l'on introduisait après avoir enlevé, avec de grandes pincettes, les cercles de fonte concentriques qui recouvraient le foyer. Les chaufferettes, où l'on mettait des braises, étaient très utiles lors des soirées d'hiver. Les chambres disposaient de petites cheminées que l'on utilisait peu, même après la guerre, par paresse sans doute mais aussi parce que les pièces s'enfumaient facilement. Quand on avait le combustible, on allumait le poêle à pétrole qui dégageait une odeur âcre assez insoutenable. On se gelait donc régulièrement dans les chambres mais ce n'était pas mieux auparavant, à Saint-Maurin ! Pour compenser, il y avait les édredons en plume et des "couvre-pieds". On réchauffait aussi souvent les draps avec des "moines" malgré la crainte que quelque braise ne s'échappe dans le lit. Les bouillottes en terre cuite étaient les bienvenues pour les pieds glacés ...mais elles inondaient parfois le lit si elles n'étaient pas étanches. On disposait aussi de "briques" en terre réfractaire que l'on réchauffait dans le four. Quand il gelait, on emportait pour sortir des petits galets ronds tout chauds que l'on gardait soigneusement dans la poche. Nous mettions de gros pulls et des chaussettes de laine très longues, souvent de couleur kaki. Nos mères avaient l'expérience du tricotage des chaussettes (avec 4 aiguilles métalliques fines !) pour les soldats. Nous avons souvent des engelures malgré les gants de laine ou les moufles.

Le logement disposait de l'électricité (quand même...), mais on n'en abusait pas. On utilisait généralement des ampoules de faible puissance. Il y eut beaucoup de coupures d'électricité, même après la guerre, au point que l'on réinstalla l'éclairage au gaz dans la cuisine. J'appris ainsi à mettre en place les manchons à incandescence "Auer".

Sur le plan sanitaire, le logement était très sommairement équipé. Il n'y avait qu'un seul point d'eau courante dans l'évier de la cuisine. On utilisait donc, comme au début du siècle, des tables de toilette avec broc et cuvette en faïence. Les douches "maison" se prenaient dans un "tub" en zinc style 1900 sous les combles. Encore fallait-il transporter l'eau chaude jusque-là dans des brocs. Cet inconfort se doublait de l'absence, commune à l'époque, de W.C. à l'intérieur : les seules "commodités" étaient au milieu de la cour de l'école, non pourvues d'eau courante ni d'électricité. C'était nauséabond, voué aux courants d'air, aux araignées et aux mouches l'été. Les vidanges générales étaient je crois annuelles. Elles avaient l'avantage de faire resurgir parfois un de mes ballons - qui méritait un savonnage sévère ! La cave du logement de fonction, au sol de terre battue, était très humide. Elle servait entre autres à entreposer du bois où se cachaient des cafards (Blaps) noirs et luisants, longs parfois de 3 cm, qui s'enfuyaient de tous côtés quand nous descendions. On y trouvait aussi quelques souris que nos deux chattes pourchassaient à l'occasion.

Un autre problème était la conservation des aliments, surtout en été. Il y avait autour de l'école des clapiers et des élevages de poules, d'où des mouches domestiques envahissantes. On les chassait comme on pouvait, à coup de torchon vers la porte-fenêtre de la cuisine. Nous suspendions aussi les classiques "attrape-mouches" gluants, encore utiles de nos jours par endroits (!). Il fallait particulièrement se méfier des mouches vertes censées pondre plus que les autres. On passait en revue les morceaux de viande pour déceler un éventuel amas d'œufs blancs minuscules...On les prélevait et on consommait quand même. Dans toutes les maisons il y avait un "garde-manger", sorte de caisse en bois aérée à grillage fin que nous suspendions à la fraîcheur relative de la cave. On ne connaissait hélas pas encore le réfrigérateur électrique. Mes parents ont plus tard acheté une glacière dans laquelle nous stockions une fraction de pain de glace que nous allions chercher à Agen, rue Béranger, à côté du célèbre dancing Eldorado. On assistait à la sortie de grands pains de glace dévalant une pente avant d'être agrippés par des crochets et fractionnés à la demande. Il ne fallait pas s'attarder au retour avec un gros glaçon dégoulinant sur le porte-bagage du vélo !

Les rationnements

En raison du manque d'essence, réquisitionnée par les allemands, la plupart des véhicules particuliers cessèrent de circuler dès 1941. Notre Citroën "Rosalie" fut remorquée par un camion lors de notre déménagement de Saint-Maurin. Elle

resta sur cales jusqu'à la fin de la guerre, dans le garage situé sous les nouvelles écoles. J'allais souvent m'installer au volant pour mimer les gestes de la conduite, en fixant ... le mur du fond du garage. Les véhicules de première nécessité s'équipèrent alors de gazogènes. L'absence de carburant fit resurgir des remises de vieux fiacres retapés à usage de taxis. Mon grand-père maternel, sortant d'une clinique d'Agen, en emprunta un et fit une arrivée très remarquée au Passage. Je revois aussi, sur le canal, des péniches tirées par des chevaux sur le chemin de halage. Certains manèges de la foire du Gravier (du style "Flots Bleus") étaient à la même époque entraînés par des hommes en "marcel" aux biceps avantageux. Vu les économies d'électricité, on assista en ville au retour des becs de gaz - très poétiques dans le brouillard agenais - et, en prime, à celui des "allumeurs de réverbères".

L'absence de voiture était un gros handicap pour la recherche du ravitaillement. Même si nous sommes restés en "zone libre" jusqu'à la fin 1942, les restrictions s'imposèrent rapidement à tout le pays dès la fin de 1940. Les principaux approvisionnements (blé, sucre etc.) venaient surtout en effet du nord de la France que les allemands contrôlaient totalement. La main-d'œuvre agricole manquait aussi beaucoup (prisonniers, S.T.O. etc.). On rationna donc le riz, les pâtes, le sucre, le pain, la viande.... Nous avons ainsi eu droit à des cartes d'alimentation avec tickets de différentes couleurs. Ma sœur Josette et moi étions classés "J 2" (6-12 ans). Mes parents étaient dans la catégorie "A". Non considérés comme "travailleurs de force", ils n'avaient pas droit à du vin... Mon grand-père, classé V (plus de 70 ans) avait une carte de lait. Pour remplacer le sucre, on utilisait de la saccharine. Quand il n'y avait plus de pommes de terre il fallait se contenter de rutabagas ou de topinambours.

Les rations étant insuffisantes, chacun se débrouillait. Nous étions relativement privilégiés car Le Passage était une commune semi-rurale. J'allais ainsi avec ma sœur chercher plusieurs litres de lait dans une ferme jusqu'au delà de la 4e écluse. Ma mère partait aussi avec sa vieille bicyclette (inaugurée à l'École Normale !) à la recherche de victuailles. Je me souviens qu'elle rapportait même du vin dans ses sacoches. Elle utilisait comme récipients de vieux bidons d'huile à moteur, soigneusement rincés je présume, qui résistaient mieux aux chocs que des bouteilles. Le vélo n'était pas toujours en état de rouler : la chaîne déraillait fréquemment et les pneus, très usés, éclataient parfois, dès le départ, au contact des racines saillantes des arbres devant la mairie. J'ai un souvenir, qui m'étonne toujours, de ce début des restrictions. Un cochon a été abattu et dépecé dans la cour de l'école et sans doute partagé entre voisins. Difficile d'imaginer cela aujourd'hui ! Je revois l'animal éventré pendu au platane (toujours là !) à l'entrée de la cour des filles. Ce type d'abattage, qui sera rapidement considéré comme clandestin, ne devait pas poser de problèmes à ce moment-là (début 1942 sans doute). Nous avions aussi quelques possibilités d'approvisionnement en volailles ou viande de porc du côté de mes cousins des environs de Libos. Mes parents prenaient de temps en temps le train omnibus Agen-Périgueux, munis de solides valises. Ils ne

voyageaient pas côte-à-côte afin d'éviter d'attirer l'attention des Inspecteurs du Ravitaillement. Ma mère racontait qu'elle joua un jour une petite comédie sur les quais de la gare de Trentels-Ladignac. Un Inspecteur un peu curieux lui demanda : "Que transportez-vous ? ". Elle répondit sans sourciller : "Quelques vêtements, un saucisson et un peu de pâté..". Elle n'eut pas à ouvrir sa valise qui contenait, essentiellement, de la viande de cochon. Sinon c'était la réquisition. Cela se passait vers 1943-1944.



1942 Le cercle familial, de g. à d: Jean Pierre Vassal, Jacques, Jeanne, Josette.

Mon grand-père maternel, Julien Capéran, qui habitait à une douzaine de kilomètres (à Sauveterre Saint-Denis) nous aidait aussi car il cultivait un assez grand jardin et élevait des lapins et des poules. Il venait parfois nous porter quelques suppléments de vivres sur son vieux vélo. Mon oncle étant alors en région parisienne, ma grand-mère lui adressait régulièrement des valises de victuailles par chemin de fer qui arrivaient très souvent avariées. Ma mère cultivait aussi un tout petit jardin derrière les écoles. Elle s'en occupait quand elle pouvait, parfois à la nuit ... munie de sa lampe à pétrole. On se lança alors, comme beaucoup, dans des conserves de haricots verts, de petits pois ou de jus de tomate. En l'absence de boîtes de conserves appropriées, nous utilisions de vieilles bouteilles (du style bouteille de champagne ou de vin vieux) à verre épais. Toute la famille était embauchée pour les remplir, un vrai travail de patience vu l'étroitesse des goulots, puis on stérilisait

par ébullition. Les bouchons étaient retenus par des colliers métalliques de fortune. Tout se passait dans la buanderie sous les nouvelles classes. Ma sœur et moi trouvions la situation plutôt comique lorsque les bouchons sautaient ou que les bouteilles explosaient par défaut de stérilisation. Interdiction de rire !! L'odeur des petits pois fermentés répandus était particulièrement tenace. Quand la conserve était réussie - souvent, heureusement - il fallait récupérer patiemment les haricots verts avec un bout de fil de fer retourné à l'extrémité.

Le pain, le vrai, faisait cruellement défaut. Celui que nous achetions à la boulangerie Bernardeau, rue Gambetta, était fait de farine de maïs, de fève, d'orge... ce qui donnait une pâte noirâtre généralement molle. Quand on pouvait se procurer des châtaignes, qui nous venaient du nord du département, nous calions un peu nos estomacs. Les châtaignes grillées, que nous ne manquions pas d'acheter l'hiver dans des cornets brûlants, sur les boulevards d'Agen, étaient les friandises du dimanche. Le café était également rationné. On utilisait normalement de la chicorée Leroux, sinon de l'orge grillée. Comme nous avions du lait assez régulièrement, donc de la crème, nous avons parfois fabriqué du beurre artisanal, sans baratte. Le résultat était acceptable malgré l'aigreur du "petit lait" souvent mal éliminé. Il nous manquait aussi le chocolat, surtout au moment des fêtes. Il revint lentement sous forme de carrés à fine pellicule chocolatée et pâte blanche sucrée majoritaire. Le "Secours National" fit distribuer dans les écoles des pastilles vitaminées (roses), des biscuits ou carrés chocolatés également vitaminés. Ma mère ayant nécessairement quelques réserves dans les armoires de sa classe, Josette et moi avons illicitement pratiqué des prélèvements à usage personnel qui, espérons-le, n'ont pas causé de rachitisme particulier dans la population écolière locale... En 1941, il restait à l'école des grands cartons cubiques contenant des "biscuits de soldat" très durs et peu sucrés. Je les appréciais en cachette, comme un fruit défendu. Comme complément alimentaire, il y avait aussi l'huile de foie de morue dont le goût si spécial a laissé des souvenirs douloureux à plusieurs générations.

En dehors de l'alimentation on rationnait aussi les vêtements et textiles (laine, coton), le cuir ... Les femmes furent privées de bas de soie ou de nylon, création récente d'avant-guerre. Beaucoup trichaient en se teintant les jambes. En raison du rationnement du cuir, on vit apparaître des chaussures à semelle de bois, les plus raffinées étant articulées, les plus rustiques munies de clous. On marchait au son du "clap, clap, clap.. !." Plusieurs écoliers venaient alors à l'école en sabots. Comme la laine manquait, les vieux pulls étaient récupérés et détricotés. On refaisait ensuite des pelotes : je me revois avec les écheveaux de laine enroulés entre mes bras pendant que ma mère tirait sur le fil pour recomposer une pelote. Les vieux vêtements étaient récupérés, souvent recyclés. Ce n'était pas trop compliqué chez nous car ma grand-mère maternelle était couturière. Il n'était pas rare de teindre un vêtement pour lui donner une seconde vie. On faisait le travail soi-même. La mode de l'époque était ainsi un peu "de fortune". Pas de folies vestimentaires ! Les femmes en ont souffert plus que les hommes. C'est l'époque

des vêtements dépareillés, de la veste - commode à vélo - des jupes plus courtes et des épauettes (...souvenirs de petit-fils de couturière). Les visites chez le coiffeur étant plus rares, les cheveux étaient généralement plus longs, relevés sur le front. Ma mère portait parfois un turban ou un chapeau, seule coquetterie possible en plus du maquillage.

Comme nous manquions de savon, mes parents se lancèrent dans la fabrication d'un " produit maison " avec de la soude et des graisses diverses. On pouvait trouver des résidus de graisse à l'Usine Lalanne "d'engrais d'os " (et non pas "Usine d'engrais Lalanne d'os" comme je le lisais à 8 ans !), dans ce quartier de Las Mounines cher à Claude Salinaires. Le savon obtenu était plutôt agressif pour la peau ! Certains se souviennent peut-être que les instituteurs participèrent avec leurs élèves à une récolte de marrons (de marronnier et non de châtaignier) qui sont connus pour leurs vertus "saponifiantes". Je me revois avec la classe (année ?) récoltant ces marrons du côté de la 4e écluse, près du canal. Je ne sais où nos récoltes étaient broyées pour l'extraction d'un jus qui, dit-on, est très bon pour le lavage des tissus de couleur. Je suppose que ma mère devait aussi utiliser des cendres de bois comme autrefois. Pour faire bouillir le linge dans la lessiveuse, il fallait nécessairement du bois. Nous allions récupérer des copeaux et des chutes de bois dans une menuiserie (toujours là !), située au bout de la rue Gambetta, qui fabriquait notamment des baguettes destinées à la protection des fils électriques. Nous rapportions aussi de la sciure avec laquelle nous pouvions faire fonctionner un poêle à sciure assez sommaire. Ce type de poêle est revenu à la mode chez les écologistes d'aujourd'hui.

La vie à l'école du Passage durant la guerre

A l'école j'arborais normalement pour la rentrée un tablier neuf en satinette noire ou grise à boutons de couleur. Les boutons rouges étaient d'un bel effet sur fond noir ! Les instituteurs et institutrices avaient aussi des blouses. Celle de Mr Cabanes était grise. Il la froissait parfois de la main gauche, tout en jurant, tandis que sa main droite se "détendait" sur quelque écolier dissipé ou paresseux. Les enseignants de l'époque avaient, on le sait, la main assez leste mais... c'était pour notre bien. Certains anciens en parlent encore. Du côté des filles, ma mère savait aussi se faire entendre d'une manière énergique, ce qui lui aurait peut-être valu aujourd'hui (comme ses collègues) une sanction pénale ! Il n'y avait guère à ce moment-là de parents agressifs demandant des explications aux instituteurs à la sortie des classes. Ils collaboraient généralement avec les maîtres. J'ai rencontré un certain nombre d'anciennes élèves de ma mère depuis les premières retrouvailles de 2002 : chaque fois, j'ai été heureux de constater que ses manières pédagogiques parfois directes n'avaient pas laissé de mauvais souvenirs. Au contraire, toutes insistent généralement sur les résultats qu'elles ont pu obtenir grâce à sa ténacité. Je sais à quel point ma mère était fière des succès obtenus par ses anciennes élèves. Il n'est pas facile d'être enfant d'instituteurs. Ma mère a

été, je sais, très exigeante avec ma sœur Josette durant ses deux années de CM1-CM2. J'ai eu droit de mon côté à quelques leçons particulières, pendant les vacances, notamment en arithmétique, mon point faible. Le cours a, une fois, mal tourné : dans la chaleur lourde d'un après-midi d'été, j'étais sans doute hermétique au problème proposé ou très somnolent, d'où un geste agacé amorcé de la main par ma mère qui souhaitait faire avancer le raisonnement avec un peu de vigueur...Par malchance, son coude a heurté la fenêtre entr'ouverte au point qu'elle s'est évanouie sous l'effet de la douleur. Quelle panique, quelle culpabilité ! Son étourdissement m'a paru très long. Elle m'a aidé par la suite de façon décisive, en mathématiques, quand j'étais au Lycée.

Chacun conserve un souvenir différent de l'école primaire selon les difficultés qu'il a rencontrées. Il y avait les incontournables dictées (attention aux 5 fautes !), le calcul (sans calculette !), les rédactions, les conjugaisons, les tables de multiplication, les fractions et les problèmes d'arithmétique où se mêlaient les questions de surfaces, périmètres, volumes (les fameux robinets !...), achats et intérêts etc. Pour ma mère, la "règle de trois" était incontournable : même appliquée de manière un peu automatique, elle permettait d'assurer les résultats. En l'absence de calculettes, la "preuve par neuf" faisait merveille. Tout était bien cadré également en français. Ma mère insistait sur les analyses "logiques", les règles de grammaire et l'orthographe : accords du participe passé, énoncé des mots prenant deux "p" (sauf aplanir, aplatir etc.!!..), ou qui, au pluriel, prennent un "x" à la fin au lieu d'un "s" (d'où une énumération "à la Prévert" où se mêlent allègrement les hiboux, les poux, les choux, les genoux) etc.. N'oublions pas la morale, très importante surtout au temps de Pétain.



Une scène de fête de fin d'année (organisation Jeanne Vassal)

Je revois nos bureaux en bois à deux places où je côtoyais l'ami Claude Dulion. Nous avions des encriers en faïence blanche qui contenaient l'encre violette. Ma mère la fabriquait dans de grandes bouteilles. Point de stylo-bille, mais des plumes "sergent-major" ou "gauloises" car nous devions à cette époque écrire à l'encre en respectant les "pleins" et "déliés", sans faire de pâtés. D'où l'importance d'un bon buvard ! Les plumiers les plus chics étaient à deux étages, avec un compartiment pivotant pour les plumes. Les porte-plumes les plus originaux permettaient de voir dans un œillette minuscule la Vierge de Lourdes ou le Sacré-Coeur de Montmartre. Il y avait aussi le compas, le rapporteur, la gomme à crayon et encre, le décimètre en bois... On protégeait soigneusement les cahiers et les livres dès le premier jour avec du papier bleu. Le papier était rationné, il ne fallait donc pas le gâcher. Il y avait le "cahier du jour" à quadrillage (ou 2 lignes au début) où l'on écrivait soigneusement le jour et la date. Une marge limitée par un trait rouge servait aux corrections et appréciations à l'encre rouge. On écrivait aussi sur des ardoises avec un crayon approprié dit "d'ardoise". Nous avions sous les yeux, accrochées au mur, des cartes Vidal-Lablache où l'on pouvait à longueur d'année apprécier l'importance des productions agricoles ou industrielles de notre pays ainsi que la magnifique étendue de notre empire colonial marqué d'une couleur significative.

Certaines punitions donnaient droit à une station derrière le tableau noir. Entre garçons il y avait parfois des confrontations peu amicales dans la cour, mais relativement rares me semble-t-il. L'une est restée célèbre, quelques dents n'ayant pas résisté au contact d'un sabot ! La cour servait, à certaines saisons, à des parties de billes. Le sautoir, avec sa réserve de sable, était un lieu d'exercices de "saute-mouton" que l'on compliquait à plaisir en allongeant après chaque saut la longueur des plongeurs. Nous nous y exerçons aussi à la lutte sans agressivité particulière. On sortait souvent de classe en chantant après alignement dans le vestiaire. Je ne me souviens que d'un chant (en usage dans les colonies de scouts), dont voici quelques paroles "...Grimpant sans peur sur la montagne aride, mulets et muletiers frappent le sol du sentier ...Petites campanules qui tinte au cou des mules, partout vous portez la joie et la gaieté...". Ma mère faisait aussi beaucoup chanter ses élèves. Il y avait l'inévitable "En passant par la Lorraine avec mes sabots...etc." mais aussi des chansons classiques comme : "Une plume au chapeau, à la bouche une chanson, un cœur joyeux et sincère, et c'est tout ce qu'il faut à nous filles et garçons, pour faire le tour de la terre...".

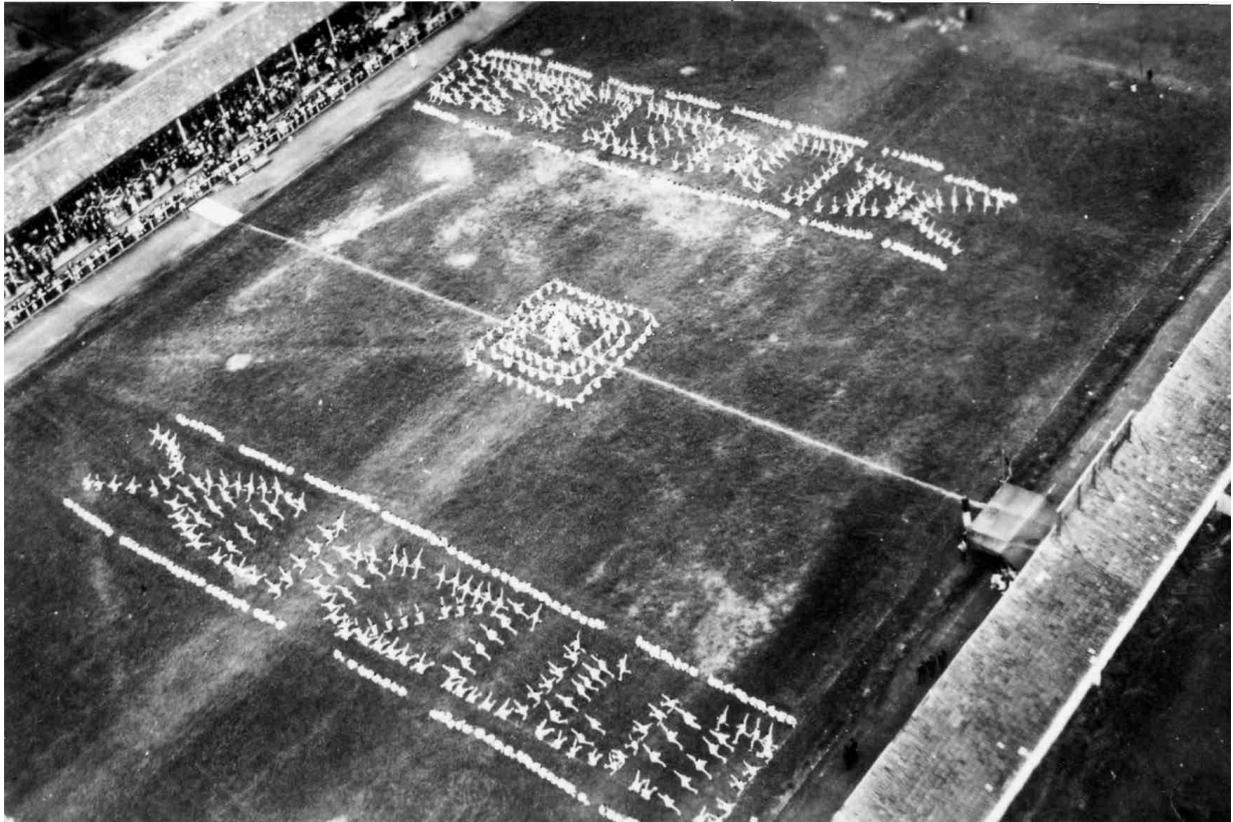
Nous avions droit chaque année à une visite médicale à l'école. Chacun avait un dossier où étaient consignés ses mensurations et d'autres détails de santé. Nous n'avions guère de problème de surpoids à ce moment-là ! L'hygiène étant souvent insuffisante, il fallait prendre garde aux poux qui se propageaient facilement dans les écoles. Nous avons tous connu la célèbre lotion "Marie-Rose" ("La mort parfumée des poux") ainsi que le peigne fin censé récupérer les œufs (ou lentes). Dans des cas extrêmes, il fallait recourir à la tonte, chez les garçons de préférence...

Depuis la prise de pouvoir de Pétain, la France vivait bon gré mal gré un

"ordre nouveau", une "Révolution Nationale", instaurée dans le cadre de l'"Etat Français" suite à l'abolition de la 3e République. L'idée de base était que notre pays était décadent, avait mérité sa défaite et devait se redresser. Le slogan "Travail, Famille, Patrie" résumait l'essentiel de la politique de Vichy : je le revois peint à Agen contre la façade du café de la Bourse (côté Place) avec la fameuse Francisque que l'on trouvait aussi à l'avant des pièces de monnaie. Pour faire passer son message, Pétain se manifestait parfois à la Radio (TSF) : je me souviens de la diffusion par haut-parleur d'un de ses discours devant la mairie du Passage. Les billets de Banque de l'époque, dont j'ai quelques exemplaires en collection, exaltaient l'agriculture (billet Sully de 100 F émis dès 1939), la pêche (billets de 5 F et 20 F), l'industrie (billet de 10 F représentant un mineur)...Le pouvoir avait une grande défiance à l'égard des instituteurs. C'est ainsi que les Ecoles Normales ont été fermées dès 1940 tandis que disparaissait le Syndicat National des Instituteurs (SNI). Les instituteurs juifs furent révoqués. Suite aux instructions de Vichy, il fut demandé aux écoliers d'écrire des lettres ou d'envoyer des dessins au Maréchal. J'ai ainsi, comme beaucoup d'autres, fait un dessin qui représentait à ma manière l'école de Saint-Maurin. J'ai reçu en retour, en 1941, une carte "circulaire" de remerciement pré imprimée avec la photo du Maréchal et un texte manuscrit signé. J'étais convaincu que le Maréchal avait personnellement vu mon œuvre ! Cette carte était perdue depuis bien longtemps quand j'en ai trouvé une par hasard en recherchant des cartes postales anciennes dans une brocante. Je l'ai évidemment achetée et j'ai pu ainsi relire le texte de la lettre du Maréchal : " Mon enfant, votre dessin m'a plu. Vous l'avez fait avec un soin qui montre que vous avez du goût à ce genre de travail. Je vous en félicite. Continuez". Je m'étais toujours souvenu de la première phrase car j'y avais appris, avec étonnement, que "plaire" et "pleuvoir" ont le même participe passé. Dans les classes trônait obligatoirement le portrait de Pétain. Il fallait chanter régulièrement l'hymne à sa gloire, vrai serment de fidélité : " Maréchal, nous voilà, devant toi le Sauveur de la France, nous jurons, nous, tes gars, de servir et de suivre tes pas... etc. ". Les écoliers et écolières de cette époque ont toujours cet air en tête.

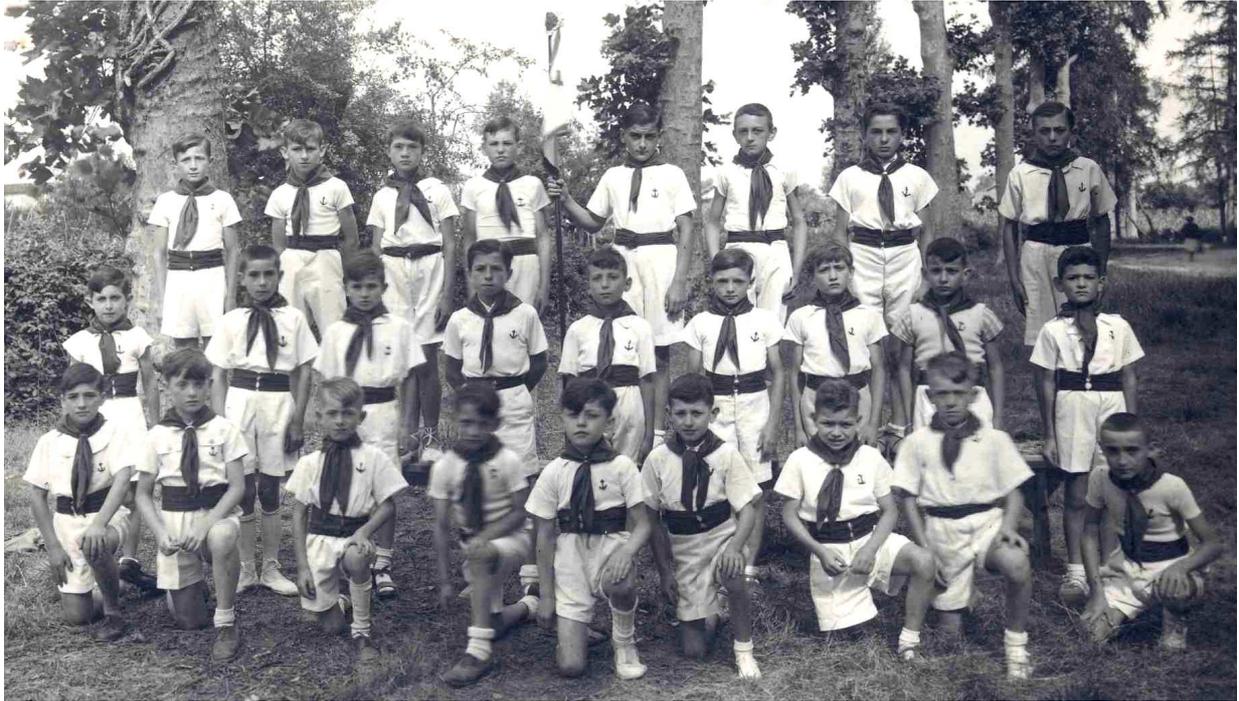
La famille et l'éducation étaient aussi une priorité de la politique de Pétain : la femme idéale devait être au foyer et avoir de nombreux enfants. Sur un billet de banque de 10 F on voit ainsi une paysanne, avec une bêche, portant un enfant dans ses bras. L'avortement était classé "crime contre l'Etat". On sait qu'une "faiseuse d'anges" - avorteuse - fut décapitée en 1943. Selon cette même politique la "fête des mères" fut officialisée en 1941 et fixée en mai. Sur la première affiche du 25 mai 1941 (facile à trouver sur Internet), on lit à l'occasion de cette fête : "Ta maman a tout fait pour toi - Le Maréchal te demande de l'en remercier gentiment ". Notre génération a inauguré cette célébration que l'on perpétue encore aujourd'hui. Les instituteurs étaient sollicités afin que chaque enfant prépare à cette occasion un petit cadeau pour sa mère (dessin, "compliment", friandises, fleurs...). Nous n'avions, ma sœur et moi, qu'une maigre tirelire constituée grâce aux récompenses des bonnes notes. Elle servait en partie à des achats de friandises à

l'attention de ma mère. L'éducation physique tenait aussi une large place dans les directives. Une publication de la Ligue Française de l'Éducation physique (Revue des Jeux Scolaires et d'Hygiène Sociale - 1943) que j'ai retrouvée portait en exergue "Pour la Patrie !" Elle contenait des directives de "Rééducation physique" pour une meilleure harmonisation du corps et de l'esprit. S'adressant au "jeune", un chroniqueur affirmait : " Tu te dois à ton âme aussi bien qu'à ton corps, car toute victoire de l'âme s'accomplit dans la chair, toute victoire du corps prend sa source dans l'esprit ". On organisa des "Lendits" (nouvelle formule), qui consistaient en des manifestations d'"Education Générale" avec leçons de gymnastique "analytique" ou esthétique, applications ludiques... On mettait en avant la "tenue", la discipline, le développement de la personnalité et la camaraderie. Le but final devait être de créer à terme un "homme sain ". Aucune école ne pouvait se soustraire à ces



"Lendit" au stade Armandie (vue aérienne)

directives. Ainsi s'organisèrent des manifestations gymniques de grande ampleur avec "mouvements d'ensemble" qui ont perduré un temps après la guerre. Certaines photos aériennes du Stade Armandie en témoignent (voir le cliché). Au Passage - d'Agen les "grands" - dont je faisais partie - formèrent un groupe de gymnastes (voir la photo) : nous portions une tenue blanche de sport, avec large ceinture en tissu et foulard rouges.



Fêtes gymniques de fin d'année "Les Petits Moussettes"

Notre groupe de "Petits-Moussettes" avait son capitaine, un fanion et un insigne, en l'occurrence une ancre de marine peut-être pour rappeler que les anciens bateliers habitaient de ce côté de la Garonne. Nous avons un cri de ralliement comme chez les scouts. Il ne me plaisait guère car pas assez percutant et trop long. Mon père, qui dirigeait un groupe équivalent à l'Ecole Jasmin, affirmait (même s'il n'avait jamais eu aucune pratique du scoutisme) que celui-ci devait, "normalement", être très bref. Ayant assez de mémoire musicale, je devais souffler le fameux "cri" à l'oreille de certains copains avant exécution ! On nous fit un jour défiler avec d'autres groupes agenais au Stade-Vélodrome Paul Dangla. Les allemands occupaient alors notre région. Passant devant la tribune officielle, nous avons fait le salut olympique, un geste qui fut supprimé après la guerre car il s'apparentait trop au salut nazi. Les fêtes à l'école n'étaient pas nécessairement gymniques. Ma mère fit danser à ses grandes élèves le menuet du "Bourgeois Gentilhomme" (voir la photo).



Fête de fin d'année Ballet du "Bourgeois Gentilhomme" (organisation Jeanne Vassal)

J'ai participé à une saynète où l'on chantait et mimait la vieille chanson (plutôt conservatrice) "La Rose au Boué" : "Mon père ainsi que ma mère n'avaient fille que moué...La destinée, la rose au boué ...C'est pas l'affaire des filles d'embrasser les garçons, Mais c'est l'affaire des filles d'balayer les maisons...etc." (Voir la photo).



"La Rose au Boué" Fête de fin d'année

Les communications et les loisirs

La coupure en deux de la France, jusqu' à la fin de 1942, obligeait à avoir des laissez-passer pour franchir la ligne de démarcation un peu en dessous de la Loire. Mon oncle, alors en poste dans les chemins de fer à Dourdan ou Etampes, obtint une fois ce laissez-passer. Il correspondit avec nous et avec ses parents, jusqu'à mai 1941, grâce à des cartes dites "familiales" (à 0,80 centimes), que nous avons conservées, qui comportaient une série de mots pré-imprimés à maintenir ou rayer selon le cas comme : "en bonne santé", "fatigué", "légèrement, gravement malade", "prisonnier", "blessé", "tué", "sans nouvelles", "besoin de provisions" etc...Il n'y avait que 2 lignes de texte libre. Ces cartes non cachetées pouvaient être interceptées et détruites. Elles furent maintenues par la suite avec timbre imprimé de 1,20 F représentant Pétain. Le texte était libre mais toujours sous contrôle possible.

En raison des difficultés de déplacement et des restrictions, les vacances se passaient normalement sur place. Les étés de guerre ont été chauds, même caniculaires, au point qu'on pria une année dans les églises pour la pluie. La grande distraction estivale était la baignade à Passage-Plage où avaient été installée une série de cabines de bains. J'avais appris les rudiments de la natation au club nautique de Rouquet, près du Pont-canal, sous les ordres d'un moniteur au physique de lutteur, Mr Hennegrave. Notre chère Trésorière de l'Association, Gabrielle Piasecki, fréquentait aussi ce club sur lequel elle aurait beaucoup plus à dire que moi ! Nous nous entraînions d'abord "à sec", sur la berge, aux mouvements décomposés de la brasse puis nous étions plongés dans l'eau, sanglés à la taille par une large ceinture et suspendus à une sorte de potence par une corde enroulée sur une poulie. J'allais à ce club avec ma sœur et parfois avec une jeune voisine à qui il arriva un jour une mésaventure. Son poids dépassant sans doute la moyenne admise pour ce type de matériel (vieillissant ?), la corde qui la retenait céda : notre amie disparut dans les eaux vertes du canal ! Notre moniteur, fut à la hauteur de la situation et trouva là une occasion d'honorer ses titres de maître-nageur/ sauveteur. Ma sœur et moi allions aussi nous baigner entre la passerelle et le Pont-canal, entre la digue et la berge. C'est là que, tenus symboliquement par le menton, nous avons un jour pris, si l'on peut dire, notre essor : nous savions enfin nager et devions cette chance à Paul Maureille, notre voisin de la rue de Champagne, qui durant les étés de guerre jouait les moniteurs de natation pour ses grand(e)s élèves du Lycée et quelques jeunes privilégiés dont nous étions avec son fils Jacques. L'Inspecteur d'Académie d'Agen lui-même (Mr Lebette) bénéficia de ses leçons. Les Maureille quittèrent le Passage fin 1943, Paul Maureille étant nommé Inspecteur d'Académie à Perpignan. Peu de camarades se souviennent de Jacques, si passionné des choses de la nature, que l'on voit sur une photo de groupe de l'année 1942/1943. Il a fait une belle carrière de chirurgien-dentiste à Toulouse où nos

liens anciens d'amitié nous ont beaucoup rapprochés durant plus de 30 ans. Décédé en 1995, Jacques n'a pu profiter de sa retraite. Son père Paul est décédé récemment à plus de cent ans.

Nous attendions avec impatience ces vacances d'été car nous pouvions aller à la campagne. Nous passions régulièrement quelques jours chez mes cousins Terrières et Gary de Saint-Georges, au bord du Lot. Le voyage par le train jusqu'à Trentels-Ladignac, sur les banquettes rustiques de 3e classe, était déjà une aventure pour des enfants. Chaque compartiment avait son accès propre. Les locomotives crachaient un épais nuage de fumée, parfois noir et chargé d'escarbilles quand on rechargeait en charbon ou sous un tunnel. Des indisciplinés, comme moi, penchés à la portière (malgré l'injonction écrite, bien connue : "il est dangereux de... etc..."), en recevaient parfois dans les yeux - d'où des séances douloureuses (mais méritées !) chez l'oculiste. Il y avait, à l'arrivée, la traversée du Lot au petit matin, parfois dans le brouillard, en grande barque manœuvrée avec une seule rame. Nous gardions les vaches, jouions à glisser dans le foin ou la paille des granges... Là, pas de restrictions alimentaires : des œufs, du lait, des volailles, des fruits dont des prunes d'ente que l'on cuisait sur place dans de grandes étuves. Une part des vacances d'été se passait aussi chez mes grands-parents maternels, à Sauveterre-Saint-Denis, où l'on vivait beaucoup en autarcie grâce à la basse-cour et au jardin potager. On se baignait dans la Garonne, sous le pont suspendu (toujours présent) qui nous donnait déjà quelques frayeurs quand on le franchissait en voiture avant la guerre. Notre plus grand voyage, en 1943, fut d'aller voir quelques jours mon oncle Paul alors en poste aux chemins de fer de Périgueux. J'y ai notamment appris que le petit bouton, à l'entrée des chambres d'hôtel, était censé servir uniquement à appeler une femme de chambre et non à s'amuser ! Dans le train de retour, j'ai entendu des gens traiter des jeunes de "zazous", un mot que je ne connaissais pas.

Les vacances de fin d'année se passaient sur place mais nous n'en souffrions pas particulièrement. On était heureux de ce que l'on recevait à Noël. Pour les garçons, les soldats n'étaient plus en plomb mais en terre cuite; les filles ne pouvaient plus espérer une poupée en porcelaine... Une des distractions, plutôt en hiver, était le cinéma. Beaucoup de films sont sortis à cette époque dans les nombreuses salles d'Agen : Florida, Gallia, Sélect, Royal, Majestic... Le dimanche, nous avons ainsi vu en famille quelques films célèbres de l'époque comme : "Premier rendez-vous" (avec Danielle Darrieux), "les Visiteurs du soir" (avec Jules Berry), "le Colonel Chabert" (avec Raimu), "Pontcarral colonel d'Empire" (avec Pierre Blanchar), "le Voile Bleu" (avec Gaby Morlay), "les disparus de St-Agil" (avec Erich Von Stroheim, Serge Reggiani...)... J'ai conscience que ma soeur et moi étions privilégiés. A la maison, la Radio était aussi une distraction importante. Nous faisions cercle autour du poste, de la marque locale "Despeyroux" ! Je trouvais assez magique l'œilleton vert qui s'ouvrait ou se fermait au gré des ondes radio. En dehors des communiqués officiels, sous contrôle, on diffusait pas mal de musique variée, notamment beaucoup de chansons. "Lili Marleen" (Chantée en français par

Suzy Solidor) était alors un succès planétaire et revenait très souvent sur les ondes. Très nostalgique, cette chanson a particulièrement marqué mon enfance. Il y avait aussi depuis l'avant-guerre les chansons de Charles Trenet, de Maurice Chevalier et de Rina Ketty, à l'accent si prenant, dont nous fredonnions le fameux "Sombremos et Mantillas".

L'Eglise et l'éducation religieuse

Mes parents ont tenu à ce que, ma sœur et moi, bénéficions d'une éducation religieuse. Fidèles aux principes de la laïcité, ils ont toujours évité tout sectarisme et entretenu de bonnes relations avec les prêtres dans les diverses communes où ils ont exercé. C'est le cas au Passage où le curé Pérès était très tolérant et d'une grande bonhomie. J'ai suivi les cours de catéchisme le jeudi, comme prévu à l'époque. Je bâchais toujours au dernier moment les réponses attendues. J'allais à la messe avec ma sœur durant cette période de catéchèse. Mon grand-père paternel nous y accompagnait souvent. Il avait failli être prêtre ! Ne se sentant sans doute pas assez la vocation, il n'avait pas poursuivi sa formation au Grand Séminaire de Cahors, mais était resté très pieux. Je l'entendais parfois le soir réciter de nombreuses prières à mi-voix avant de dormir. Il arborait un col en celluloïd et n'oubliait jamais sa montre à gousset soigneusement placée dans son gilet. La messe était parfois dite par l'abbé Sote (ou Saut(t)e ??). Enseignant au Collège Saint-Caprais d'Agen, mais vivant au Passage, il était connu pour son tempérament autoritaire et son mode de vie peu conformiste. Il lui arrivait d'arrêter subitement sa messe pour aller calotter un gamin indiscipliné.



La communion Solennelle (11/06/1944)

De g à d Julien Capéran (grand père) Josette, René, Jacques, Jeanne, Paul Capéran.

J'attendais avec impatience la fin de la messe (en latin à l'époque) pour acheter le journal "Cœurs Vaillants" qui était le pendant d'"Âmes Vaillantes" pour les filles. J'y ai découvert les aventures de Tintin et Milou qu'Hergé publiait semaine après semaine. Je fis ma Communion Solennelle le 11 juin 1944 après quelques heures de "retraite". N'ayant pas 11 ans, j'avais obtenu une dispense qui me permettait de la faire en compagnie de ma soeur plus âgée d'un an. Je portais un costume gris perle, avec pantalon long, cravate et l'incontournable brassard à franges sur le bras gauche. Ma soeur avait aussi la tenue adéquate, style jeune mariée, avec voile et aumônière (voir la photo). Même si nous avions déjà l'expérience de la "Communion privée", nous étions assez impressionnés par la solennité du moment. Il fallait "tenir le coup" car on devait nécessairement être à jeun : on nous avait raconté des histoires terribles de gens mourant à la Sainte-Table pour ne pas avoir observé cette règle ! L'odeur entêtante des lys, d'un blanc symbolique, mettaient certains ou certaines mal à l'aise... On avait droit à cette occasion à des petits cadeaux, surtout religieux (missels, chapelets...) notamment de la part des parrains et marraines. Mon grand-père paternel, qui était mon parrain, m'offrit "Le petit paroissien illustré des enfants" mais aussi ma première montre, que j'ai toujours conservée. Le repas se termina par une pièce montée, réalisation probable de ma mère. Je me revois avec ma soeur portant quelques choux à la crème au curé Pérès, qui, très (très!) gourmand, les reçut avec le plaisir que l'on devine. Il fut sans doute bien approvisionné ce jour-là ! C'est à l'occasion de la Communion Solennelle de mon ami Jacques Vincens, peu de jours avant à l'Ecole Jasmin, que j'ai pu bénéficier, avec ma soeur, d'une initiation à la danse du tango, sur l'air de la "Comparsita".

Il y eut ensuite la Confirmation (année suivante ?) Lors de la venue de l'évêque, Mgr Rodié. Je me souviens d'une procession autour de l'église, peut-être à cette occasion, où quelques-uns d'entre nous encadrions un dais protégeant l'évêque (?) porteur du Saint-Sacrement. Bien que non enfant de chœur (un enfant d'instituteur ne doit quand même pas en faire trop...), j'avais eu un rôle important ce jour-là : j'étais porteur d'une curieuse lanterne - à verres rouge je crois - fixée au bout d'un manche... J'ai aussi beaucoup apprécié mes premiers Noëls à l'église du Passage : les cierges, les odeurs, la crèche - avec l'ange remerciant quand on lui donnait un sou en dodelinant de la tête -, les chants traditionnels et surtout l'atmosphère de la messe de minuit qui à cette époque était vraiment "de minuit". C'était l'occasion de se coucher tard après un petit réveillon. Je me revois, à l'occasion de Noël, chantant dans une chorale le traditionnel "Il est né le divin enfant..." à la tribune de l'orgue où l'on accédait spécialement pour ces fêtes. Madame Lafore tenait alors l'instrument qui, selon Christian Castan, avait été offert par le Dr Boudey quelques années auparavant. Il aurait été conçu initialement pour un cinéma (?). Je l'entendais souvent de l'école, de façon assourdie. Pratiquant déjà le piano, je me promettais de jouer un jour du "roi des instruments", un rêve qui s'est concrétisé bien plus tard à Toulouse et ne s'est pas interrompu.

De la fenêtre de ma chambre, j'avais une vue directe sur l'église Saint-

Joseph si tristement dépourvue de clocher, comme le déplore toujours mon ami Etienne Tortul... Même si j'ai pris quelques distances avec la religion après ma Confirmation, je participais à ma manière à la vie de l'église à partir de mon observatoire. J'ai ainsi assisté à beaucoup d'entrées et sorties d'offices à l'occasion de mariages ou d'enterrements. Il existait alors des obsèques de 1ère classe à l'occasion desquelles on installait de grands rideaux noirs de part et d'autre de la porte de l'église. Sur le bandeau intermédiaire figurait l'initiale du patronyme des défunts. Le corbillard tiré par des chevaux était décoré de draps noirs avec larmes d'argent et pompons. J'observais souvent des hommes faisant les cents pas à l'extérieur durant les offices et marquant ainsi leur agnosticisme ou athéisme militant. Les chevaux du corbillard piaffaient, attendant l'heure où le cortège s'ébranlerait lentement en direction du cimetière de Monbusq. Pour les mariages, il y avait la jonchée de buis traditionnelle que l'on retrouvait parfois jusqu'à la mairie. Mme Lafore interprétait souvent à cette occasion la "Marche Nuptiale" de Mendelssohn. De mon poste d'observation je bénéficiais aussi, avant la messe, des échos de la cérémonie civile devant le Maire.

Agen à l'heure allemande

Les allemands n'ayant envahi la zone Sud qu'à la fin de 1942, nous avons été, à de nombreux égards, épargnés par rapport aux régions de l'est et du nord de la France qui ont subi des destructions considérables et de lourdes pertes civiles. Agen est demeuré intact. Il nous fallut apprendre à croiser dans les rues des militaires allemands en armes ou simplement en promenade. J'étais intrigué par le coutelas que certains portaient à la ceinture alors qu'ils circulaient en ville. Ils ne se déplaçaient jamais seuls me semble-t-il. Nous étions donc à l'"heure allemande", avec deux heures de décalage sur l'heure solaire, comme en été aujourd'hui. Nous subissions les contraintes du couvre-feu, plus difficile à accepter en été. Le jour de ma Communion Solennelle nous avons fait une petite fête dans une classe attenante au logement de mes parents. Nous nous y sommes un peu attardés au delà de 20 heures. Notre sortie pouvant être aperçue depuis la rue Gambetta, nous avons rasé les murs pour ne pas être repérés par une patrouille. Il fallait aussi que toute lumière soit invisible de l'extérieur. Nous avons dû recouvrir intérieurement les persiennes de papier bleu épais. Cette réglementation de "défense passive" me rappelait l'année 1939 : à Agen, les grands vitrages de la gare étaient peints en bleu-nuit pour ne pas attirer l'attention des avions, alors que les phares des voitures, également teintés de bleu, ne laissaient passer qu'un filet central de lumière. Derrière les contrevents clos nous entendions le soir le pas cadencé des patrouilles de la Milice. Toute lumière visible de l'extérieur pouvait entraîner des tirs de sommation dans les volets. Un matin, nous fûmes réveillés par des coups violents donnés par des soldats allemands dans les contrevents de la cuisine. Ils cherchaient (seulement) où habitait le fabricant d'eau de javel qui était voisin de l'école. On pouvait dans certains cas être contrôlé par la police militaire. Ainsi, je

me souviens qu'au cours d'un été (1943 ?) nous sommes allés à pied à Sauveterre-Saint-Denis voir mes grands-parents. Cela représentait près de 12 kilomètres à parcourir. Nous avons décidé de suivre le canal latéral que nous avons rejoint après la caserne Toussaint. Nous avons dû franchir un barrage de police allemande, installé à proximité, qui a minutieusement contrôlé nos identités.

Nous recevions le "Petit Bleu" agenais, mais comme dans tous les journaux de l'époque, l'information était sous contrôle. Il en était de même pour les actualités au cinéma. "Radio-Paris" (Seule Radio de la capitale, les autres ayant disparu en 1940) servait la propagande allemande et vichyssoise. Radio-Toulouse et Radio-Agen se contentaient aussi de communiqués officiels. A l'école, la pièce principale où nous vivions donnant sur la cour était un peu à l'écart des curiosités immédiates. Nous écoutions régulièrement "Radio-Londres" sur la BBC, difficile à entendre car fortement brouillé. Nous ne forçons d'ailleurs pas le volume. Après le célèbre indicatif "pom pom pom...pom" et le "Ici Londres, les Français parlent aux français", on essayait de comprendre les communiqués mêlés aux messages personnels énigmatiques. Radio-Paris n'y était pas ménagé : Pierre Dac chantait : "Radio-Paris ment - Radio Paris ment - Radio-Paris est allemand !" sur l'air de la cucaracha.

En 1944, les événements se précipitèrent au fur et à mesure que la pression anglo-américaine se fit plus forte. Il y eut des bombardements de points stratégiques dans le sud de la France. Dans la nuit du 5 au 6 avril 1944, Toulouse fut bombardée dans l'ensemble du périmètre de l'ONIA. Le grondement sourd de ce bombardement, pourtant lointain, nous réveilla : le ciel de la nuit rougeoyait vers l'Est. Au cours d'un après-midi de mai, une alerte de sirènes venant de l'usine électrique du Passage et d'Agen vit les deux écoles se précipiter, selon les exercices prévus, derrière l'église Saint-Joseph. Nous avons alors entendu le bruit assourdi des bombes qui, nous l'avons su après, visaient la poudrerie de Bergerac. Loin d'imaginer que des ouvriers (indochinois) tombaient alors sous ces bombes, nous avons réagi comme des gamins en récréation : suivant les consignes, nous nous étions couchés dans un champ où, hélas, une culture de choux-fleurs en prit un sérieux coup ! Le propriétaire du champ - Mr Robert, comme me l'a rappelé René Cecutti - ne trouva pas la chose à son goût et demanda des comptes à l'école. Ces bombardements firent de nombreuses victimes, notamment à Toulouse. L'occupant et Vichy exploitèrent ces événements pour dénoncer, dans les journaux et lors des cérémonies, les "exactions" anglo-américaines à l'encontre des populations civiles.

Une des figures de la Milice agenaise, qui travaillait avec la Gestapo, était un certain "Bouboule" ainsi surnommé en raison de son embonpoint (de son vrai nom Prosper Delpuch - confirmation Ch. Castan). Il m'est arrivé de le croiser à Passage-Plage où il venait fréquemment. Il portait une mitraillette sur l'épaule et tenait régulièrement un à deux chiens-loups en laisse. Il traquait les résistants dans le cadre de la Gestapo agenaise et fut plus ou moins mêlé à la tuerie de Castelculier puis à celle de Saint-Pierre-de-Clairac où, le 7 juin 1944, 11 résistants furent fusillés. J'ai bien connu l'instituteur de ce village, Mr Ader, qui était un ami de mes parents. Il parlait encore dans les années 60 de cette journée du 7 juin qu'il avait

passée avec d'autres personnes du village, plaqué contre un mur, une mitrailleuse pointée sur lui. Les résistants harcelaient alors les troupes allemandes tout autour d'Agen suite au débarquement des alliés. Les voies ferrées étaient notamment sabotées. J'ai ainsi vu, comme René Cecutti, une locomotive à vapeur renversée dans un champ, près de Lafox, en contrebas du ballast. Il y avait eu manifestement confusion : les maquisards attendaient un convoi allemand, or c'est une locomotive "haut-le-pied" imprévue, faisant la liaison entre deux gares, qui est arrivée la première et a déraillé. Je me souviens qu'un soir mes parents parlèrent d'un accrochage près d'Agen qui avait fait de nombreux morts : une camionnette transportant des cadavres avait été signalée ensuite à Agen. Il est possible que cela corresponde à l'affrontement d'Astaffort, le 13 juin (au Château-Martin) où 10 résistants ainsi que 32 allemands et miliciens trouvèrent la mort. Il y eut aussi à ce moment-là des représailles terribles dans le même secteur : 11 pendaisons à Dunes, le 23 juin.

Le débarquement avait eu lieu sur les plages normandes quelques jours auparavant. Les allemands étaient aux abois. Je me souviens parfaitement de l'instant, le matin du 6 juin 1944, où notre instituteur Mr Cabanes nous apprit la grande nouvelle. On a su ensuite que la BBC avait diffusé un message personnel qui signifiait aux forces de la Résistance l'imminence du débarquement. Ce message est resté célèbre, il reprenait deux vers légèrement modifiés d'un poème de Verlaine : "Les sanglots longs des violons ... bercent mon cœur d'une langueur monotone...". A la maison, on déduisait des informations de la Radio officielle les étapes de l'avancée des troupes alliées. On ne savait rien de précis sur les conditions très dures de ce débarquement dont les images filmées par les alliés ne seront connues que bien plus tard. La propagande vichyssoise et allemande minimisait la progression alliée tout en stigmatisant les pertes civiles françaises et les destructions. Mon père avait affiché une carte de la Normandie où nous plantions des punaises de couleur sur les villes reconquises (Cherbourg, Bayeux, Caen, St-Lô...) : l'espoir grandissait. La Libération de la France était en marche.

La Libération

Plus de deux mois s'écoulèrent jusqu'à la libération d'Agen ainsi que des grandes villes comme Paris. Mon grand-père paternel, qui vivait avec nous, n'eut pas la joie de vivre ce grand moment. Il mourut le 1er août 1944. Comme il devait être inhumé dans le caveau familial à Libos, zone déjà libérée par le maquis, le transport du corps posa des problèmes. Mes parents durent parlementer car les Pompes Funèbres étaient très réticentes... Finalement elles acceptèrent. Je me souviens que, dans le secteur de Penne-d'agenais, le fourgon a été arrêté et contrôlé par un groupe de maquisards. Nous sommes restés un long moment immobilisés sous un gros orage.

J'étais dans la cour de l'école, ce matin du 19 août 1944, lorsqu'une immense clameur nous est parvenue d'Agen. Les allemands avaient pour la plupart quitté la

ville dans la nuit par tous les moyens possibles. Nous nous sommes précipités tous les quatre à Agen. Arrivés au Gravier, il y avait une foule très excitée et joyeuse. Il y eut un moment de panique quand un véhicule militaire léger, avec des allemands couchés sur le toit tirant un peu au hasard, dévala le Cours de Belgique et disparut. Avec plusieurs autres personnes nous nous sommes abrités précipitamment dans une entrée de maison pas très loin de la Place Jasmin. Un jeune garçon - que j'ai connu plus tard - a été légèrement blessé par un de ces tirs à proximité de nous. Le "Petit Bleu" fit évidemment sa "une" de ces événements. Pour commémorer l'année de la Libération, il changea pour un temps son nom et devint le "Quarante-Quatre".

J'ai d'autres souvenirs de cette journée : le défilé des maquisards, des drapeaux tricolores mais aussi ce chariot, sur le boulevard de la République, où se tenaient des hommes aux vêtements déchirés, que l'on montrait à la foule pour les punir de leur rôle dans la collaboration. L'un d'entre eux était bien connu au Passage. Les miliciens étaient pourchassés. Bouboule, dont il a été question plus haut, a été rapidement arrêté. D'après ce que l'on m'a alors raconté, il aurait été d'abord enfermé dans une maison à l'angle du boulevard Carnot et du Cours Washington (maison dite "Luckio" ou "Luchio" toujours existante). Il aurait ensuite pu s'enfuir vers un terrain vague correspondant à la cour actuelle de l'Ecole Carnot où l'on avait à l'époque, je crois, creusé des tranchées. Selon Christian Castan, il aurait été arrêté un peu plus loin, dans un local à charbon, près de la rue Ledru-Rollin. Il a ensuite été jugé et fusillé. Certaines exécutions sans jugement ont eu lieu çà et là à cette époque. J'ai assisté par hasard à l'une d'entre elles alors que j'étais à Passage-Plage, sans doute à la fin août 1944. Une voiture, de type Simca je crois, s'est arrêtée de l'autre côté de la Garonne, en bordure immédiate des quais du Gravier. Des hommes (3 ?) en sont descendus. Un coup de feu a alors claqué puis un homme a été précipité dans la Garonne. La voiture a alors démarré en trombe. Poussés par une curiosité dont je ne suis pas très fier aujourd'hui nous avons été quelques-uns à traverser la passerelle pour aller sur les lieux de l'exécution et constater sur le quai la présence d'une large flaque de sang. Cette violence n'étonnait pas outre mesure un enfant de cette époque car elle était dans l'air du temps.

Cette période, jusqu'à la Victoire, fut l'occasion de nombreuses cérémonies et commémorations. Au Passage, j'étais toujours aux premières loges pour y assister car j'avais vue directe sur le monument aux morts 1914-1918 qui était alors devant la mairie, entouré d'une chaîne et pourvu de ses petits canons et obus de la 1ère guerre mondiale. Je revois notamment un groupe de maquisards présentant les armes alors que leur jeune chef (qui se nommait je crois Cassan ?) tirait un coup de feu en l'air. A l'occasion des fêtes ou commémorations, la mairie était décorée de petits drapeaux, de guirlandes d'ampoules électriques aux couleurs nationales qui éclairaient ma chambre de façon multicolore à travers les persiennes.

Une page de ma première jeunesse se tournait avec ces événements. J'avais réussi début juin l'examen d'entrée en 6e au Lycée Bernard-Palissy : le Diplôme d'Études Primaires Préparatoires (DEPP). Ce "Diplôme", institué en 1940, devait disparaître à la Libération... aussitôt après que je l'aie obtenu. Inscrit au Lycée sous mon prénom "officiel", Jacques, le diminutif "Jacqui" de l'école élémentaire cédait définitivement la place.

J'allais enfin troquer le porte-plume contre le stylo, une vraie promotion. Une nouvelle vie commençait, mais c'est une autre histoire...

Auzeville-Tolosane (31) - juillet 2009